

LEDEVOIR

«Bergers» : gravir ses montagnes intérieures



Photo: Maison 4:3 Une scène du film «Bergers» de Sophie Deraspe

François Lévesque

Publié le 15 novembre Mis à jour à 9h45 **Critique**
Cinéma

Dans *Bergers* (<https://www.youtube.com/watch?v=RZWgrYn90WA&t=9s>), le nouveau film de Sophie Deraspe, on rencontre Mathyas dans un petit hôtel de Provence, au moment où il annonce sa démission à la boîte vocale de son patron. Malheureux dans le domaine publicitaire, le jeune Québécois a décidé de changer de continent et de se réinventer gardien de moutons. Bref, la cinéaste démarre son intrigue alors qu'a déjà eu lieu la crise existentielle du protagoniste. Dans une production traditionnelle, celle-ci aurait été traitée en long et en large, et cette séquence d'ouverture aurait plutôt été la scène finale. Voilà une décision narrative avisée, héritée du roman autofictif *D'où viens-tu berger ?*, de Mathyas Lefebure : d'emblée, *Bergers* est dans un élan, sur une « erre d'aller ».

Illico, Mathyas se met à lire avidement sur le pastoralisme : un apprentissage autodidacte et théorique qui, évidemment, ne le prépare guère au choc du réel. Mais Mathyas persévère : son nouveau choix de vie a beau paraître romantique, il est réfléchi, comme en témoignent ses échanges avec les habitués du bistro du cru — le film est merveilleusement authentique, sans jamais céder au pittoresque.

Il n'empêche, la résolution de Mathyas sera mise à rude épreuve, plus d'une fois. D'une part, le mode de vie pastoral est très frugal. D'autre part, c'est là un travail harassant, où l'on régule son activité en fonction de la nature, mais où l'on ne compte pas ses heures.

Sauf que Mathyas ne reste pas seul longtemps dans sa nouvelle vie. En effet, l'y rejoint bientôt Élise, une jeune fonctionnaire inspirée par la hardiesse du premier.

Évolution tous azimuts

Lauréat du prix du meilleur film canadien au TIFF (https://www.ledevoir.com/culture/cinema/819407/bergers-sophie-deraspe-hauteurs-tiff?utm_source=recirculation&utm_medium=hyperlien&utm_campaign=corps_texte), *Bergers* se divise de manière habile en trois phases : le désenchantement qui guette chez un éleveur où règne une violence sourde, le renforcement des convictions chez une éleveuse bienveillante et, enfin, la mise à l'épreuve lors de la saison d'alpage, avec le troupeau, en montagne.

À chacune de ces étapes, Sophie Deraspe insuffle une atmosphère et un rythme distincts (aidée, immensément, par la direction artistique d'André-Line Beauparlant, le montage de Stéphane Lafleur et la direction photo de Vincent Gonnevillle), comme une manifestation visuelle de ce que ressentent Mathyas et Élise.

Parlant de Mathyas et Élise, il est intéressant de noter l'évolution qu'a connue le titre du film (qui prend lui-même maintes libertés par rapport au roman). Ainsi, après avoir utilisé pendant le tournage le titre *Berger*, au singulier, la production a en définitive opté pour *Bergers*, au pluriel : une décision non seulement judicieuse, mais appropriée.

De fait, à partir du mitan environ, le personnage d'Élise prend autant d'importance que celui de Mathyas. Un couple « d'idéalistes réalistes » se forme, alors que le solo se meut en un vrai duo.

Dans ces rôles finement écrits, Félix-Antoine Duval et Solène Rigot sont d'une justesse émouvante. Le premier rend avec aisance les espoirs qui vacillent mais tiennent bon de Mathyas, tandis que la seconde offre un contrepoint solaire tout en complémentarité. L'équilibre entre ces deux-là est, à l'instar de leur complicité, parfait.

Lucidité et sensibilité

À la mise en scène, Sophie Deraspe se surpasse. On savait la réalisatrice des films *Les signes vitaux* (https://www.ledevoir.com/culture/283939/les-choix-de-sophie-deraspe?utm_source=recirculation&utm_medium=hyperlien&utm_campaign=corps_texte) et *Antigone* (https://www.ledevoir.com/culture/cinema/566588/antigone-desobeissance-civile?utm_source=recirculation&utm_medium=hyperlien&utm_campaign=corps_texte) extrêmement douée, mais ce qu'elle propose ici est tout bonnement magnifique. Et par magnifique, on n'entend pas une succession d'images de cartes postales : la cinéaste travaille à un niveau supérieur.

Certes, visuellement, *Bergers* séduit l'oeil, surtout à la montagne, mais la beauté des plans n'est jamais une fin en soi : elle a toujours une raison d'être, une signification. Par exemple, un plan large d'un superbe panorama alpin permet de mesurer à quel point l'humain y est insignifiant. Plus tard, lorsqu'un plan similaire montre une nature déchaînée, on est hyperconscient, plan précédent aidant, du danger encouru par Mathyas et Élise, eux si minuscules (en somme, qu'on la malmène ou qu'on l'embrasse, la nature gagnera toujours).

Cinéaste brillante, Sophie Deraspe parvient tout du long à maintenir ce regard lucide, mais sensible à la splendeur ambiante.